en effet, que se réduit le plus souvent l'œuvre de saint Augustin. Et l'on peut en dire autant de tous les travaux qui, depuis saint Augustin jusqu'à nos jours, ont été entrepris par les théologiens orthodoxes, dans l'intérêt de la même cause et d'après les mêmes principes. Ces travaux sont très-nombreux, et l'on est vraiment effrayé de la dépense d'esprit inventif à laquelle se sont livrés, pour voiler les contradictions évangéliques, les plus sérieux, les plus doctes personnages. On a donné le nom d'*harmonistique* à la branche de l'exégèse orthodoxe qui est sortie de ces efforts, ridicules à force de gravité puérile. Fondée sur l'idée de l'infaillibilité littérale des livres saints, l'harmonistique se proposait pour but d'arranger les faits de telle façon que chacune des contradictions présentées par les textes se résolût en circonstance particulière et concordât avec les autres. L'un des grands moyens était de recourir à la supposition qu'un même fait avait pu se reproduire plusieurs fois. Dans le cas des aveugles de Jéricho, par exemple, on allait jusqu'à prétendre que Jésus avait guéri quatre aveugles près de Jéricho, un d'abord en arrivant, puis un autre en sortant; un peu plus loin, les deux autres se seraient approchés: de sorte que trois fois la même scène se fût représentée avec les mêmes circonstances et les mêmes paroles échangées de part et d'autre.

Il était impossible qu'en poursuivant le problème de la concordance des *Evangiles* les théologiens ne touchassent pas à la question connexe du caractère spécial et de l'origine particulière de chacun de ces livres. Il fallait bien dire quelle raison pressante avait commandé l'adoption, si peu naturelle en soi, d'un *Evangile* quadruple, et essayer de montrer, dans chacun des écrits évangéliques, les garanties d'authenticité et les qualités particulières qui le recommandaient à la vénération des chrétiens et en faisaient un élément nécessaire de la foi de l'Eglise. Sous ce rapport, le point qui devait, avant tous les autres, fixer l'attention des écrivains ecclésiastiques était la différence entre l'*Evangile* de Jean et les trois premiers *Evangiles*. S'il est une chose évidente et qui saute aux yeux à la première lecture, c'est le caractère essentiellement *théologique* du quatrième *Evangile*. Les plus grands docteurs de l'Eglise se sont attachés à signaler ce caractère. « Jean, dit saint Jérôme, obligé de s'élever contre Cérinthe et d'autres hérétiques, notamment contre les ébionites, qui prétendaient que le Christ n'avait pas existé antérieurement à Marie, fut aussi conduit à raconter sa naissance divine.... Presque tous les évêques d'Asie, et plusieurs autres, qui avaient été députés à cet effet, obligèrent Jean à parler de Jésus d'une manière plus haute que n'avaient fait les trois autres évangélistes et à établir plus particulièrement sa divinité. » Saint Augustin s'étend longuement sur le même sujet : « Les trois premiers évangélistes, dit-il, se sont surtout occupés des choses temporelles que le Christ a accomplies dans sa chair d'homme. Jean, au contraire, s'occupe surtout de la divinité du Seigneur, par laquelle il est égal au Père. C'est pourquoi Jean s'élève bien plus haut que les autres : ceux-ci semblent frayer sur la terre avec le Christ homme ; Jean semble avoir franchi les nuages dont la terre est couverte et être parvenu jusqu'au ciel éthéré, où, d'un regard ferme et pénétrant, il a vu en Dieu le Verbe de Dieu par lequel toutes choses ont été faites.... On peut dire que les trois qui se sont de préférence occupés des actes et des paroles du Seigneur les plus propres à améliorer la conduite de la vie présente ont surtout compris la *vertu active*. Jean, au contraire, qui raconte beaucoup moins d'actes du Seigneur, mais qui rapporte plus soigneusement et plus abondamment ses paroles, celles surtout qui indiquent l'unité dans la trinité et la félicité de la vie éternelle, Jean s'est surtout proposé de célébrer la *vertu spéculative*. »

Ainsi, entre les *Evangiles*, l'antiquité elle-même établissait une première division bien tranchée : d'une part, les trois premiers, ceux de Matthieu, de Marc et de Luc, essentiellement biographiques ; de l'autre, le quatrième, celui de Jean, essentiellement théologique. La critique moderne n'a pu que confirmer cette distinction, et quiconque veut s'occuper utilement de l'étude des *Evangiles* doit nécessairement en faire le point de départ de ses travaux.

Saint Augustin a porté aussi son attention sur les rapports des trois premiers *Evangiles*, sur les traits qui les distinguent, sur le caractère spécial que chacun d'eux présente ; et voici à quelle conclusion ses recherches l'ont conduit. C'était, à l'époque de ce Père, un usage déjà ancien dans l'Eglise de donner pour attribut à chacun des évangélistes un des animaux de l'*Apocalypse;* seulement l'application n'en était pas encore définitivement arrêtée. Saint Augustin déclare se ranger à l'avis de ceux qui assignent à Matthieu le lion, à Luc le bœuf, à Marc l'homme, à Jean l'aigle. En effet, « Jean s'élève comme l'aigle au-dessus des nuages de la faiblesse humaine, et, avec les yeux fermes et perçants de l'esprit, contemple la lumière de l'immuable vérité. » Quant à Matthieu et à Luc, ils considèrent particulièrement en Jésus l'un le caractère royal, l'autre le caractère sacerdotal ; c'est pourquoi il est bon d'attribuer au premier le lion, l'animal royal, et au second le bœuf, l'animal sacerdotal. Quant à Marc, qui n'a spécialement considéré dans le Christ ni l'origine royale ni la consécration sacerdotale, mais qui s'est seulement occupé des actes humains accomplis par lui, saint Augustin pense qu'il convient de lui laisser l'homme pour symbole. Le contraste que nous venons d'indiquer dans la manière de concevoir et de représenter la personne du Christ est, aux yeux de l'évêque d'Hippone, le trait saillant qui distingue Luc de Matthieu. « Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il encore à ce sujet, est le seul vrai roi, ainsi que le seul vrai prêtre, l'un pour nous régir, l'autre pour nous purifier. Eh bien, ce qui caractérise Matthieu, c'est qu'il a surtout considéré en Jésus la puissance royale ; il l'a fait descendre de David par la série des rois héritiers de ce prince. Il a montré les mages venant d'Orient, pour saluer en lui le roi nouvellement né d'Israël, et Hérode lui-même cherchant à faire périr en lui ce nouveau roi qu'il redoute. Luc, au contraire, a considéré en Jésus la personne sacerdotale. Il le fait descendre de David par une autre série que celle des rois ; son *Evangile* commence par l'histoire du prêtre Zacharie ; on y rappelle la parenté de Marie avec Elisabeth ; on y raconte les sacrements du premier sacerdoce conférés au Christ enfant, et toutes autres choses qui semblent prouver que Luc a eu l'intention de mettre en évidence chez le Christ la personne sacerdotale. »

Tels sont les seuls caractères distinctifs que saint Augustin signale entre les trois premiers évangélistes. Ces caractères ne sont pas, on le voit, bien importants ; mais si les trois premiers *Evangiles* sont des écrits originaux, indépendants l'un de l'autre, s'ils ont chacun une source distincte, pourquoi ne rencontre-t-on pas entre eux de plus grandes différences? Saint Augustin ne peut échapper à la nécessité de répondre à cette question. Il est obligé de remarquer que chaque évangéliste, tout en suivant dans son récit un certain ordre qui lui est propre, « ne semble cependant pas avoir voulu ignorer ceux qui l'avaient précédé et n'a point omis, comme s'il l'avait ignoré, les choses qu'un autre avait écrites ; » que « chacun, selon l'inspiration qu'il a reçue, a ajouté à l'œuvre des autres sa coopération non superflue (*Et quamvis singuli suum quemdam narrandi ordinem tenuisse videantur, non tamen unusquisque eorum velut alterius præcedentis ignarus voluisse scribere reperitur, nec ignorata prætermisisse, quæ scripsisse alius invenitur : sed, sicut unicuique inspiratum est, non superfluam cooperationem sui laboris adjunxit*). »

Il ressort évidemment de cette remarque qu'aux yeux de saint Augustin les trois *Evangiles* ne sont pas sans un certain rapport de dépendance. En un autre passage, il semble lui-même le reconnaître : « Marc, dit-il, suivant les pas de Matthieu, semble être son acolyte et son abréviateur. Avec Jean tout seul il n'a rien de commun ; lui-même a peu de choses qui lui soient exclusivement propres ; il en a quelques-unes qui lui sont communes avec Luc, un très-grand nombre communes avec Matthieu, souvent même exprimées en termes identiques, soit que dans ce cas Matthieu soit seul, soit qu'il se rencontre avec les autres (*Marcus eum subsecutus, tanquam pedisequus et breviator ejus videtur. Cum solo quippe Johanne nihil dixit : solus ipse perpauca, cum solo Luca pauciora, cum Matthæo vero plurima, et multa pene totidem atque ipsis verbis, sive cum solo, sive cum cæteris consonante*). » Ailleurs, à propos des instructions données par Jésus aux apôtres, il dit expressément que Marc semble avoir resserré, en l'abrégeant, le texte de Matthieu. « Tout ceci, dit M. d'Eichthal, n'équivaut-il pas à un aveu exprès de la dépendance de Marc par rapport à Matthieu, le premier ne devant être considéré, au moins dans une certaine mesure, que comme le copiste ou l'imitateur du second? Dans une certaine mesure encore, l'auteur n'admet-il pas une communication, quelle qu'elle puisse être, entre Luc, Marc et Matthieu? »

Telle semble être, en effet, la conséquence des textes que nous avons cités ; mais saint Augustin se hâte d'y échapper en substituant une interprétation mystique à l'explication que suggérait naturellement la conformité surprenante signalée par lui. « C'est le propre des rois, dit-il, de ne pouvoir demeurer sans compagnons. De là vient que celui qui avait entrepris de nous faire connaître la personne royale du Christ a eu comme un compagnon attaché à lui, qui suivit en quelque sorte la trace de ses pas. Mais comme le grand prêtre entrait seul dans le Saint des saints, Luc, particulièrement attentif au sacerdoce du Christ, n'a point eu, lui, cette espèce de compagnon et de suivant qui fût en quelque manière chargé d'abréger son récit (*Regum est non esse sine comitum obsequio, unde ille, qui regiam personam Christi narrandam susceperat, habuit sibi tanquam comitem adjunctum, qui sua vestigia quodammodo sequeretur. Sacerdos autem quoniam in Sancta sanctorum solus intrabat, propterea Lucas, cujus circa sacerdotium Christi erat intentio, non habuit tanquam socium subsequentem, qui suam narrationem quodammodo breviaret*). » Il est vrai que cette explication mystique ne lui paraît pas complétement satisfaisante ; car, à la fin de son ouvrage, il l'oublie et s'exprime en des termes qui la détruisent de fond en comble. « De tout ce qui précède, dit-il en terminant, il résulte clairement que les trois évangélistes, Matthieu, Marc et Luc, se sont surtout occupés de l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, suivant laquelle il est roi et prêtre. Marc, qui a tant de choses communes avec Matthieu, semble être son compagnon, et cela, comme nous l'avons dit au premier livre, parce que la personne royale ne va pas sans être accompagnée ; peut-être, cependant, est-il encore plus juste de dire qu'il marche avec les deux ; car, quoique, dans la plupart des cas, il s'accorde avec Matthieu, parfois, cependant, il se rapproche davantage de Luc (*Ac per hoc liquido constat tres istos, Matthæum scilicet, Marcum et Lucam, maxime circa humanitatem Domini Nostri Jesu Christi esse versatos, secundum quam et rex et sacerdos est. Et ideo Marcus.... vel Matthæi comes videtur quia cum illo plura dicit, propter regiam personam quæ incomitata esse non solet, quod in primo libro commemoravi, vel, quod probabilius intelligitur, cum ambobus incedit. Nam quamvis Matthæo in pluribus, tamen in aliis nonnullis, Lucæ magis congruit*). » Ce n'est donc plus de Matthieu seulement, c'est aussi de Luc, que Marc, de l'aveu de saint Augustin, se montre le compagnon et le suivant ; et cela nonobstant le caractère *sacerdotal* de Luc, qui, au dire de saint Augustin, devait le priver d'un honneur exclusivement réservé au caractère *royal* de Matthieu.

La tradition orthodoxe ne s'est point écartée des vues de saint Augustin sur les différences que présentent les *Evangiles*. Saint Jean Chrysostome s'exprime sur ce sujet absolument comme l'évêque d'Hippone. « Nous vous prions de considérer que, quant aux choses essentielles, quant à celles qui constituent la règle de la vie et l'autorité de la prédication, il n'existe pas entre les évangélistes l'ombre d'une discordance. Quelles sont donc les choses essentielles? C'est, par exemple, que Dieu s'est fait homme, qu'il a fait des miracles, qu'il a été crucifié, enseveli, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux, qu'il apparaîtra au dernier jugement, qu'il a laissé des préceptes salutaires, qu'il n'a rien introduit de contraire à l'ancienne loi, que Jésus est le fils unique et légitime de Dieu, consubstantiel à son père, et autres données de cette importance. Sur tous ces points, nous trouverons entre les évangélistes une harmonie absolue. Mais si, sur les miracles, ils ne rapportent pas tous les mêmes ; si l'un raconte celui-ci, l'autre celui-là, ce n'est pas une raison pour nous troubler. Faites, en effet, que le premier ait tout dit, à quoi auraient servi les autres? Tandis que si leurs écrits renfermaient des disparates ou de vraies contradictions, il faudrait renoncer à en établir la concordance. C'est pour cela qu'ils ont été d'accord sur la plupart des faits, et néanmoins que chacun a dit quelque chose de particulier, de manière à ne paraître ni superflu ni aventureux, et à fournir cependant un contrôle des autres récits.

Les notices qui, dans le *Nouveau Testament* de Mons, précèdent la traduction de chaque *Evangile* particulier ne nous donnent pas une explication autre que celle de saint Augustin des caractères particuliers qui distinguent le quatrième *Evangile* des trois synoptiques, et spécialement du premier. « Saint Matthieu, dans son *Evangile*, dit l'auteur de ces notices, a, comme le remarque saint Augustin, principalement entrepris de représenter Jésus selon la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes. C'est pourquoi, comme il n'est pas si élevé que saint Jean, qui entre souvent dans les mystères de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, il semble aussi qu'il est plus propre généralement pour tous les fidèles ; il s'est, en effet, particulièrement arrêté à rapporter les actions et les instructions dans lesquelles Jésus-Christ, comme le dit saint Augustin, tempère en quelque sorte sa sagesse et sa majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie plus imitable et plus proportionné à notre faiblesse... Les trois premiers *Evangiles* marchent en quelque sorte sur la terre avec Jésus-Christ homme, et rapportent les actions de sa vie mortelle. Jean, au contraire, s'élève comme un aigle au-dessus des nuées, au-dessus de l'infirmité humaine, et va découvrir, jusque dans le sein du Père, le Verbe de Dieu, égal à Dieu. Jean, ayant voulu suppléer à ce qui manquait aux autres évangélistes, s'applique davantage à rapporter les vérités plus spirituelles qui marquent le mystère de la Trinité, l'égalité des personnes divines et la gloire de la vie future. »

— II. Les Evangiles canoniques selon la critique indépendante. Nous avons vu que l'harmonistique était née du dogme de l'inspiration. Les exigences de ce dogme avaient conduit les harmonistes à poser en principe qu'il ne pouvait y avoir dans des relations inspirées aucune différence quant à la pensée, quant à l'expression, quant au contexte même des discours de Jésus. D'après ce principe, on admettait autant de discours que l'exigent les diversités du texte. Jésus n'aurait pas seulement répété quelques paroles d'un sens à la fois énigmatique et multiple, quelques sentences d'un ton proverbial et d'une application féconde : il aurait été çà et là, redisant banalement les mêmes mots, comme un écolier qui repasse sa leçon, ou un acteur qui apprend son rôle. « Nous avons tous lu avec émotion, dit M. Scherer, ces accents de reproche et de pitié que le Seigneur adresse à une ville incrédule : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Ces paroles se trouvent rapportées par Luc et Matthieu dans des termes identiques, mais placées dans des circonstances différentes. Selon le premier, Jésus les aurait dites en allant à Jérusalem ; selon le second, elles auraient été prononcées à Jérusalem même. En vain s'agit-il ici de ces mots qui partent du cœur, de ces mots qui empruntent toute leur signification, toute leur vérité au sentiment qui s'y exprime, de ces mots qui ne peuvent pas plus se répéter que s'apprendre ; en vain le Maître qui enseigne disparaît-il ici derrière le Sauveur qui gémit, la dogmatique a parlé, l'inspiration exige que Jésus ait dit deux fois sa douleur dans des termes stéréotypés tout exprès. » Le même système était appliqué aux faits. Lorsqu'on trouvait dans deux *Evangiles* un récit identique, sauf en un point, il fallait admettre qu'il est question de deux histoires réellement différentes. L'expulsion des marchands hors du temple est racontée par les synoptiques à propos du dernier voyage de Jésus à Jérusalem, tandis que saint Jean la place à l'époque du premier séjour ; l'harmonistique soutenait que le fait s'est passé réellement deux fois.

Montrer que ce système des harmonies, des concordances évangéliques ne peut sérieusement se soutenir, que vaines à cet égard sont les exigences de l'orthodoxie, que les différences des *Evangiles* sont le plus souvent de véritables contradictions, contradictions qui ruinent la vieille notion théopneustique, tel fut d'abord le rôle de la critique indépendante. Ce rôle était purement négatif, mais il offrait l'avantage de déblayer le terrain devant les pas de la science exégétique. C'était le point de départ et la condition préalable de l'étude positive des *Evangiles*.

— *Les contradictions des Evangiles*. Nous n'avons pas la prétention de donner ici un tableau complet des contradictions évangéliques : c'est dans la *Vie de Jésus* de Strauss qu'il faut chercher ce tableau. Cet ouvrage est le point culminant de la critique négative ; il fait impitoyablement justice des subtilités et des subterfuges que prodigue la méthode orthodoxe pour sauver une harmonie impossible. Jamais procès n'a été instruit avec plus de soin et de consciencieuse patience. Nulle minutie d'exégèse ne fatigue le célèbre théologien, nulle sottise des commentateurs ne le rebute : sous cette plume ferme et acérée, rien ne se perd de la moindre différence entre les récits, de la plus petite opposition entre les rédacteurs de nos *Evangiles*. Les arguments décisifs viennent tranquillement prendre leur place à côté de remarques si insignifiantes qu'elles ressemblent parfois à des chicanes. Nous nous bornerons ici à jeter un coup d'œil sur les contradictions évangéliques les plus saillantes, en prenant pour guide un de nos plus judicieux critiques, M. Scherer.

A considérer la chose de près, il y a telle différence qui est déjà une contradiction. Quand Marc et Luc parlent d'un démoniaque là où Matthieu parle de deux, le récit des premiers implique qu'il n'y en avait qu'un. Quand Marc et Luc racontent que Jésus guérit *un aveugle*, celui-ci en approchant de Jéricho, celui-là en sortant de cette ville, il est clair qu'il y a opposition. En vain cherche-t-on à résoudre la difficulté en admettant deux guérisons diverses, les récits s'y opposent par leur ressemblance même. Tout, en effet, y est identique, le cri de l'aveugle, l'opposition des disciples, l'insistance du malheureux, la question de Jésus, la réponse, les mots par lesquels le Seigneur annonce le miracle, l'empressement de l'homme guéri à suivre son bienfaiteur, tout, excepté le côté de la ville où le fait a eu lieu. Supposer une répétition aussi exacte de toutes les circonstances d'un fait, ce serait, il faut bien le dire, le comble de l'aveuglement ou de la mauvaise foi. Il en est de même de l'histoire des brigands crucifiés : selon Matthieu, ils insultaient tous les deux Jésus ; selon Luc, l'un était plein de repentance : l'une des deux relations est nécessairement fausse.

Mais le fait le plus remarquable peut-être et le plus décisif en ce genre est le suivant. Luc et Matthieu rapportent l'un et l'autre l'histoire d'un *centurion* dont la foi s'exprima d'une manière naïve et dont Jésus guérit le serviteur. L'identité essentielle des deux relations est manifeste et n'a jamais, croyons-nous, été révoquée en doute. Cependant, l'une raconte que le centurion vint lui-même à Jésus, tandis que, d'après l'autre, il aurait simplement envoyé un message. Nous passons sur les autres particularités des deux récits et nous demandons : N'y a-t-il pas ici contradiction? N'est-il pas vrai qu'il faut choisir ici entre les deux narrateurs? Quand Matthieu écrit qu'un centurion vint à Jésus-Christ et lui parla, cela peut-il s'interpréter dans ce sens qu'il lui fit adresser une demande par des tiers, et ne faut-il pas faire violence au sens commun pour éluder l'évidence d'un pareil fait? Matthieu rapporte qu'Hérode voulait faire mourir Jean-Baptiste, mais qu'il en était empêché par le respect que le peuple avait pour ce prophète. D'après cela, le chagrin que ressentit le roi de sa promesse imprudente à la fille d'Hérodiade ne peut s'expliquer que par l'obligation de commettre ce qu'il regardait comme un acte impolitique. Marc représente la chose tout différemment. Selon lui, c'est Hérodiade seule qui désirait la mort du prophète, tandis qu'Hérode avait de la considération pour ce dernier, aimait à l'entendre, et cédait même, jusqu'à un certain point, à son influence.

D'après Matthieu, Jésus va à Jérusalem, puis dans le temple, d'où il chasse les vendeurs, et, le soir de ce même jour, il va à Béthanie, où il passe la nuit. Le récit de Luc implique également que Jésus chassa les marchands le jour même de son entrée à Jérusalem. Il en est autrement de Marc, d'après lequel Jésus entra dans le temple aussitôt après son arrivée à Jérusalem, puis se retira à Béthanie, parce qu'il était tard, et ne chassa les marchands que le lendemain. La différence au sujet de ce même fait, entre les trois premiers évangélistes et le quatrième, est bien plus considérable encore. L'action est absolument la même, sauf la mention du fouet de corde ; les termes dans lesquels elle est rapportée sont presque identiques, la parole prononcée par Jésus a la plus grande analogie dans les deux relations, l'événement, dans l'une et dans l'autre, a lieu lors de l'arrivée de Jésus à Jérusalem pour la fête de Pâque ; bref, les deux récits sont tellement semblables, qu'il ne serait jamais venu à la pensée de personne d'y voir deux événements différents, si Jean ne plaçait à l'époque du premier voyage de Jérusalem ce que les trois autres évangélistes placent à l'époque du dernier. Reste à savoir si cette raison est suffisante et s'il n'est pas plus simple, pour ne pas dire nécessaire, d'admettre une contradiction historique. Cette nécessité semble ressortir avec force de trois considérations. La première, c'est que la relation de Matthieu, de Marc, de Luc ne renferme aucune allusion à un premier fait du même genre. La seconde, c'est l'impossibilité d'admettre que Jésus ait deux fois accompli exactement le même acte avec des mots presque les mêmes, un acte surtout qui aurait perdu tout sens, pour ne pas dire toute dignité, par le seul fait de la répétition. La troisième, c'est que, si le fait s'est passé lors d'un premier voyage du Seigneur à Jérusalem, les trois premiers évangélistes, qui ne rapportent qu'un voyage de ce genre, qui n'en connaissent qu'un, à savoir le dernier, ont naturellement été obligés de placer le fait à l'époque de la seule entrée dont ils eussent connaissance.

L'*Evangile* de Jean se trouve en contradiction avec les trois autres *Evangiles* sur plusieurs points de l'histoire de la Passion et de la résurrection de Jésus-Christ. La plus grave de ces contradictions se rapporte au dernier repas du Seigneur et à la chronologie de la semaine de la Passion tout entière. Les quatre narrateurs sont d'accord à placer le dernier repas le jeudi soir, la crucifixion le vendredi et la résurrection le dimanche, mais ils diffèrent quant à celui de ces jours sur lequel tomba la fête de Pâque. D'après Jean, cette fête aurait coïncidé, cette année-là, avec le sabbat ou samedi, et, par conséquent, le Seigneur aurait été crucifié la veille de la Pâque, et le dernier repas qu'il mangea avec ses disciples n'aurait rien eu de commun avec la fête ; d'après les autres évangélistes, la Pâque serait tombée sur le vendredi ; Jésus aurait été crucifié le jour même de la fête, et son dernier repas aurait été le repas pascal. Il importe, en effet, de se rappeler que le jour commençait pour les Juifs au coucher du soleil, de sorte que le repas pascal, avec lequel commençait la fête, avait lieu la veille au soir de ce que nous appellerions le jour de Pâques. Rien de plus évident que cette contradiction. Les trois premiers *Evangiles* rapportent que les apôtres demandèrent à Jésus où ils devaient préparer le repas de la pâque pour lui et pour eux, et que, sur sa réponse, ils firent les préparatifs nécessaires. Cela se passait le jour consacré d'ordinaire à ces apprêts, celui, comme le dit Marc, où l'on tuait la pâque. Le soir étant venu, Jésus se mit à table pour manger le repas ainsi préparé. Le verset 15 du chapitre XXII de Luc confirmerait au besoin que ce repas est bien la pâque, la pâque régulière et légale. Quant à Jean, il parle également d'un dernier repas de Jésus avec ses disciples ; mais, bien loin d'attribuer à ce repas le caractère pascal, il le place avant la fête de Pâque, donnée qui se trouve confirmée un peu plus loin par la supposition des onze relativement au départ de Judas.

La relation des événements du jour suivant nous amène au même résultat. Jésus, après le repas dont il vient d'être question, se retire hors de la ville ; il est pris et conduit à Caïphe, puis, le lendemain matin, amené devant Pilate. D'après les trois *Evangiles* parallèles, ce vendredi appartient à la fête de Pâque, qui a commencé la veille au soir ; d'après Jean, la pâque n'a pas encore été célébrée et commencera le soir même, après le coucher du soleil. C'est pourquoi les Juifs amènent Jésus au prétoire, mais évitent d'y entrer, afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la pâque. Ils ne l'avaient donc pas encore mangée ; le repas pascal n'avait donc pas encore eu lieu ; la fête n'avait donc pas encore commencé, et Jean est en contradiction formelle avec les autres narrateurs sacrés. Deux autres passages viennent à l'appui de ce résultat. Jean désigne le jour auquel Jésus fut crucifié, le vendredi, comme jour de la préparation de Pâque, et, de plus, il indique que le jour suivant, qui était un sabbat, devait être un grand sabbat, ce qui ne peut guère s'entendre que de la coïncidence du caractère sabbatique avec le caractère pascal. Plusieurs raisons paraissent décider en faveur de la relation de Jean et confirmer ainsi l'authenticité du quatrième *Evangile*. Il est difficile de ne pas supposer que la tradition, en faisant du dernier repas de Jésus un repas pascal, a cédé à une tendance judéo-chrétienne ; on éprouva le besoin de rapprocher la cène de la pâque, de faire cadrer le type avec l'antitype.

Les différences entre les quatre *Evangiles*, dans le récit du reniement de Pierre, sont sans importance quant au fond même des choses, mais assez nombreuses et évidentes pour jeter un obstacle insurmontable devant la notion de l'inspiration. En premier lieu, Marc, conformément à la manière dont il reproduit la prédiction de Jésus, fait chanter le coq deux fois, au premier et au troisième reniement, tandis que les autres évangélistes ne le font chanter qu'au troisième. Et remarquez que la prédiction, dans Matthieu, exclut toute conciliation. Arrivons au reniement lui-même. Les circonstances de la première dénégation de Pierre sont semblables ou, au moins, conciliables dans les quatre écrits. Il n'en est pas de même de la seconde dénégation. Matthieu et Marc s'accordent suffisamment, si ce n'est que la servante qui interroge Pierre est, d'après Matthieu, une autre que la première, tandis que, d'après Marc, c'est la même. Quant à Luc et à Jean, ils s'accordent ensemble, mais ils diffèrent des deux premiers quant au lieu et quant à la personne qui interroge l'apôtre. Luc et Jean n'indiquent pas de changement de lieu, et, par conséquent, nous laissent dans la cour, ce qui confirme, dans Jean, la mention que Pierre se chauffait; d'après Matthieu et Marc, au contraire, Pierre était entré dans le vestibule. En outre, d'après Jean, ce sont les assistants en général qui interrogent Pierre ; d'après Luc, c'est un homme (il y a le masculin, *un autre*) ; d'après Matthieu et Marc, c'est une femme, une servante. Il y a également différence au sujet du troisième reniement. Luc indique l'espace d'une heure entre ce reniement et le précédent, tandis que Matthieu et Marc disent *peu après*. Il est vrai que cette dernière expression est vague et que la longueur du temps est purement relative. Il est plus difficile de concilier les divers récits en ce qui concerne les paroles en réponse auxquelles Pierre se parjura. En effet, dans les trois premiers *Evangiles*, les assistants, ou l'un d'entre eux, le reconnaissent à sa prononciation provinciale pour Galiléen, et, par suite, pour disciple de Jésus. D'après Jean, au contraire, celui qui s'adresse à Pierre est un parent de ce Malchus auquel Pierre a coupé l'oreille, et il allègue, non l'accent de l'apôtre, mais le souvenir qu'il a de l'avoir vu avec Jésus dans le jardin de Gethsémani. On se tirera d'affaire en disant que les deux discours furent adressés à Pierre en même temps, et qu'il répondit à tous les deux par une même dénégation !

Le récit des apparitions de Jésus après sa résurrection est plein de difficultés inextricables pour quiconque est décidé à n'admettre aucune erreur dans aucune des relations. Selon Matthieu, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, se rendent au sépulcre ; un ange leur déclare que Jésus est ressuscité, leur ordonne de l'annoncer aux disciples et ajoute que Jésus va se rendre en Galilée, où elles le verront. Les deux femmes quittent le sépulcre ; mais Jésus lui-même leur apparaît en route et leur ordonne à son tour d'annoncer à ses frères qu'ils doivent se rendre en Galilée, et que c'est là qu'ils le verront. Les douze apôtres vont en effet en Galilée, y rencontrent Jésus sur une montagne qu'il avait indiquée et reçoivent de lui la mission apostolique. Ainsi se termine l'*Evangile*. Selon Marc, les femmes qui vont au sépulcre, le dimanche matin, sont au nombre de trois, les deux Marie et Salomé. Elles trouvent un ange qui leur indique la Galilée comme le lieu où les disciples verront Jésus. Cependant Jésus apparaît, ce premier jour encore, d'abord à Marie-Madeleine, puis à deux disciples qui faisaient une course, et enfin aux onze. C'est alors qu'il leur donne solenellement la mission apostolique et qu'il est enlevé au ciel. Selon Luc, les femmes qui se rendent au tombeau sont les deux Marie, Jeanne et d'autres encore. Deux anges leur apparaissent et leur annoncent la résurrection, mais sans rien dire d'un voyage à faire en Galilée. Jésus apparaît, le jour même de sa résurrection, à Pierre d'abord, puis à deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, enfin aux onze apôtres et aux disciples ; il leur donne la mission apostolique et les conduit à Béthanie, où il est enlevé au ciel. Ajoutons que, d'après les *Actes*, les choses se seraient passées différemment. Jésus serait resté quarante jours sur la terre, apparaissant aux apôtres, les instruisant, faisant des miracles, et ce n'est qu'au bout de ce temps que, leur ayant solennellement confié la mission de lui servir de témoins il aurait été enlevé au ciel.

Jean ne nomme que Marie-Madeleine comme ayant été au sépulcre ; mais l'emploi du pluriel au verset suivant (*nous savons*) implique qu'elle n'y alla pas seule. Il n'est point question d'anges dans cette partie du récit. Marie voit que la pierre a été enlevée ; elle va avertir Pierre et Jean, qui courent au tombeau ; elle-même y revient après qu'ils sont partis, et c'est alors qu'elle voit deux anges et que Jésus lui apparaît. Il l'envoie annoncer sa résurrection à ses frères, sans toutefois parler de la Galilée. Le même soir, il apparaît aux disciples, parmi lesquels manque le seul Thomas, et leur confère la mission apostolique en leur communiquant le Saint-Esprit. Huit jours après, Jésus apparaît de nouveau aux disciples, auxquels Thomas se trouve cette fois réuni. Ici se termine l'*Evangile;* mais un appendice rapporte une autre apparition de Jésus qui eut lieu en Galilée, en présence de six ou sept disciples, et qui fut accompagnée d'un miracle.

Examinons maintenant les rapports de ces divers récits. Pour ne pas embarrasser cette discussion, nous laissons de côté deux questions critiques qui y touchent de très-près : l'authenticité de Marc et celle du dernier chapitre de Jean. Les quatre relations peuvent être conciliées quant au nombre et au nom des femmes qui se rendent au sépulcre le dimanche matin. L'une en nomme une, l'autre en nomme deux, l'autre trois, l'autre plus encore ; il n'y a point là de difficultés véritables. On peut en dire autant des anges, bien que Luc en mentionne deux, tandis que Matthieu et Marc n'en mentionnent qu'un, et bien que Jean ne les fasse intervenir que plus tard. Ce qui est infiniment plus grave, c'est ce qui concerne la scène et le nombre des apparitions de Jésus, ainsi que la durée de son séjour sur la terre après sa résurrection. Matthieu raconte une seule apparition de Jésus, le jour de sa résurrection et à Jérusalem ; elle s'adresse aux femmes et a pour but de prévenir les disciples que c'est en Galilée qu'ils reverront leur maître. Le récit de Matthieu ne passe donc pas seulement sous silence d'autres apparitions qui auraient eu lieu à Jérusalem, il les exclut formellement. Jésus donne rendez-vous aux disciples en Galilée sur une montagne ; il les y voit pour la première et la dernière fois et leur y donne ses dernières instructions. Matthieu suppose clairement que les disciples n'avaient pas encore vu Jésus, comme la suite du récit implique que ce fut aussi la dernière entrevue. Dans Marc, Luc et Jean, sauf l'appendice à l'*Evangile* de ce dernier, nous trouvons précisément le contraire. Jésus se montre cinq fois le premier jour, soit à Jérusalem, soit aux environs ; huit jours après, il apparaît de nouveau aux disciples dans la même ville ; il prend congé de ses disciples à Béthanie, tout près de Jérusalem ; en un mot, les récits de Marc et de Luc, sinon celui de Jean, ignorent et excluent l'apparition en Galilée aussi complétement que le récit de Matthieu exclut les apparitions qui ont eu lieu en Judée.

Combien de temps Jésus est-il resté sur la terre après sa résurrection? L'impression que laisse le récit de Matthieu, c'est que Jésus n'y resta que le temps nécessaire pour que les disciples pussent aller au rendez-vous de Galilée. A ne consulter que les *Evangiles* de Marc et de Luc (surtout Marc), les diverses apparitions, les instructions aux apôtres, l'ascension, tout aurait eu lieu le jour même de la résurrection. Jean ne donne d'autres indications chronologiques que l'espace de huit jours qui se serait écoulé entre la première et la seconde apparition aux apôtres. Bref, n'était le passage des *Actes* (I et 3), il serait impossible de se douter que Jésus eût passé quarante jours sur la terre entre sa résurrection et son ascension ; bien plus, le récit de Matthieu et celui de Marc ne laissent aucune place pour une donnée de ce genre.

Au surplus, nous pouvons laisser de côté les difficultés qui proviennent du silence de tel ou tel évangéliste ; nous pouvons négliger l'omission de l'ascension dans Matthieu et dans Jean ; nous pouvons nous abstenir de comparer les versions diverses des instructions du Seigneur sur la mission des apôtres ; nous pouvons renoncer à comparer avec les récits des évangélistes l'énumération que Paul donne à son tour des apparitions du Seigneur : il suffit, pour le but que nous nous proposons, de nous en tenir aux contradictions positives. D'après Matthieu, les femmes s'empressent d'obéir à l'ange, d'annoncer la résurrection aux disciples. D'après Marc, elles reçoivent le même ordre, mais elles ont si peur qu'elles ne disent rien à personne. D'après Marc, les onze étaient présents lorsque Jésus leur apparut le soir du jour de la résurrection ; d'après Jean, ils n'étaient que dix apôtres, puisque Thomas manquait. D'après Matthieu, Jésus donne ses dernières instructions à ses apôtres et prend congé d'eux en Galilée, et il est impossible, après cette scène, d'en concevoir la répétition quelques jours après, à Béthanie, au moment de l'ascension. Entre les récits de Matthieu et de Luc, il faut absolument choisir. Mais la difficulté la plus considérable est celle qui se rapporte à la première apparition. D'après Matthieu, elle a lieu en présence des deux Marie ; d'après Marc et Jean, elle s'adresse à Marie-Madeleine seule, tandis que Luc ne dit pas un mot de cette apparition aux femmes. Ici, l'on ne peut se tirer d'affaire en alléguant que les détails donnés par les uns suppléent au silence gardé par les autres. En effet, d'après Matthieu, c'est en chemin, en allant annoncer la résurrection aux apôtres, que Marie-Madeleine et l'autre Marie rencontrent le Seigneur. D'après Jean, au contraire, Marie-Madeleine vient au tombeau, le trouve vide, va annoncer ce fait à Pierre et à Jean, revient au tombeau, et là, seule, y voit Jésus pour la première fois. Il n'y a pas là moins de quatre contradictions. 1° D'après Matthieu, les deux femmes, par conséquent Madeleine, qui est l'une des deux, trouvent la pierre du sépulcre roulée, mais elles entrent dans le tombeau ; elles entendent l'ange, et elles vont rapporter aux apôtres la nouvelle de la résurrection ; d'après Jean, Madeleine a trouvé la pierre ôtée et le sépulcre vide, et c'est là la seule nouvelle qu'elle porte à Pierre et à Jean. 2° D'après Matthieu, c'est en revenant de cette première visite au sépulcre que Madeleine et sa compagne voient le Seigneur ; d'après Jean, c'est après avoir averti les deux apôtres, et après être revenue au sépulcre, que Madeleine voit Jésus. 3° D'après Matthieu, Jésus apparaît aux deux Marie à la fois ; d'après Jean, il apparaît à la seule Madeleine. 4° Enfin, d'après Matthieu, Jésus apparaît à ces deux femmes sur le chemin qui menait du sépulcre à la ville ; d'après Jean, Jésus apparaît à Madeleine à l'entrée même du sépulcre.

On cherche d'ordinaire à éluder la difficulté par la supposition suivante : Madeleine et d'autres femmes seraient venues ensemble au sépulcre ; Madeleine, voyant de loin que la pierre était enlevée, aurait aussitôt rebroussé chemin pour aller annoncer cette nouvelle à Pierre et à Jean ; pendant ce temps, les autres femmes seraient venues au tombeau, auraient vu l'ange, reçu ses instructions et seraient reparties. Pierre et Jean, de leur côté, suivis à distance par Marie, vinrent au tombeau par un autre chemin que celui des femmes, ce qui explique pourquoi ils ne les rencontrèrent pas ; ils s'en retournèrent ; Madeleine arriva après eux au sépulcre et y vit Jésus ; tout cela se passa avant que les autres femmes fussent de retour chez elles, car Jésus, après avoir apparu à Madeleine « d'abord » (Marc), aurait encore apparu à ces femmes sur le chemin. Rien de plus héroïque que cette hypothèse, il faut l'avouer. On a rarement poussé l'arbitraire et le parti pris plus loin. Mais c'est en vain : selon Matthieu, Jésus apparaît aux deux Marie à la fois et dans le chemin ; selon Jean, l'une des deux Marie va rapporter à Pierre et à Jean qu'on a enlevé le corps du tombeau et qu'elle ne sait où on l'a mis. Rien au monde ne peut concilier ces deux récits.

— *La valeur historique des Evangiles*. Les contradictions que nous venons d'exposer mettent à néant l'autorité sacrée, divine, des *Evangiles*. Conservent-ils au moins l'autorité qui s'attache aux récits historiques? La critique indépendante, rationaliste, le conteste, et, pour le contester, elle s'appuie en premier lieu sur ces mêmes contradictions. « Une relation, dit le docteur Strauss, doit être d'accord avec elle-même et avec d'autres relations pour avoir une valeur historique. Le désaccord est le plus grand quand il va jusqu'à la contradiction, et qu'une relation dit ce qu'une autre nie. Par exemple, un récit dit expressément que Jésus ne prêcha en Galilée qu'après l'arrestation de Jean-Baptiste ; et un autre récit, après que Jésus a longtemps prêché tant en Galilée qu'en Judée, remarque que Jean-Baptiste n'avait pas encore été jeté en prison. Si, au contraire, la seconde relation donne seulement quelque chose de différent de ce que donne la première, le désaccord porte ou sur des points accessoires, le temps (purification du temple), le lieu (ancienne résidence des parents de Jésus), le nombre (hommes de Gadara, anges au tombeau), le nom (Matthieu et Lévi), ou il porte sur le fond même des événements. Dans ce dernier cas, tantôt les caractères et les rapports sont représentés dans un récit tout autrement que dans l'autre. Exemple : d'après un narrateur, Jean-Baptiste reconnaît Jésus comme le Messie destiné à souffrir ; suivant l'autre, il est surpris de son état souffrant. Tantôt un événement est raconté de plusieurs manières, et cependant une seule peut être véritable. Exemple : d'après un récit, c'est sur le bord du lac de Galilée que Jésus a fait quitter les filets à ses premiers disciples pour le suivre ; d'après un autre récit, il les a gagnés à sa doctrine en Judée, et lorsqu'il se rendait en Galilée. C'est encore une objection contre la réalité historique d'un récit, quand des événements ou des discours, racontés comme ayant eu lieu deux fois, sont tellement semblables qu'on ne peut admettre que l'événement soit arrivé ou que le discours ait été prononcé plus d'une fois. On se demande jusqu'à quel point il faut compter parmi les contradictions des relations les cas où l'une se tait sur ce que l'autre raconte. En soi, et sans autre explication, un tel argument, pris du silence, n'a aucune valeur ; mais il en a beaucoup quand on peut prouver que le second narrateur aurait parlé de la chose s'il l'avait sue, et l'aurait sue si elle était arrivée. »

Une autre raison que la critique indépendante allègue pour refuser toute valeur historique à un grand nombre de récits contenus